

droits, et donner au procès qui se déroule devant la Justice, une physiologie absolument imprévue, c'est ce que nous allons raconter.

Blessé par une patrouille de uhlands, à peu de distance de son château envahi, et dans lequel il se proposait de passer quelques heures, Gaston de Vaunaye fut, on se le rappelle, transporté à Bray dans un état alarmant. La jeunesse, enfin, triompha du mal et la convalescence étant venue, le châtelain de Méricourt fut conduit en Allemagne avec plusieurs compatriotes blessés également, les armes à la main, en défendant la France.

En arrivant à Francfort, il réclama son sac de voyage, comme il l'avait déjà fait à l'ambulance de Bray; les officiers auxquels il s'adressa, haussèrent les épaules, ne comprenant pas l'importance de cette demande; ils crurent avoir à faire à un maniaque et ne firent plus attention à lui.

La vie du prisonnier de guerre fut celle de tous ses compagnons d'infortune; lui, surtout, à peine remis de ses blessures, trouva dure cette captivité allemande que le vainqueur ne savait en rien adoucir.

Parqués, comme de véritables troupeaux, dans des chambrées qui ne valaient pas comme confortable, les écuries de nos chevaux; soumis à une nourriture détestable et rationnée, le temps paraissait, à tous ces malheureux, d'une longueur démesurée; fort peu de livres, pas de journaux, ils semblaient séparés du monde et se trouvaient livrés à leurs pensées, à leurs souvenirs, et quels souvenirs!... la France envahie, les affaires suspendues, les campagnes désolées, couvertes d'ossements humains; la défaite, enfin, avec son hideux cortège de maux; le deuil dans les familles, la ruine dans les affaires, la misère, peut-être pour longtemps!

Combien de fois, en songeant à nos malheurs, une larme tombait-elle sur le visage amaigri de nos prisonniers, dispersés sur la terre étrangère; combien moururent de douleur dans leurs casemates horribles, en pensant à leur famille, qu'ils ne reverraient plus, et à leur pays qu'ils adoraient toujours. Le nombre en est grand; les cimetières allemands en témoigneraient au besoin.

Gaston de Vaunaye, sur lequel cet isolement pesait d'un poids écrasant, se dit qu'il fallait le faire cesser à tout prix; il songea donc à préparer son évvasion.

Ce n'était pas chose facile que de sortir de Francfort et d'échapper aux poursuites de la soldatesque qui gardait la place. Quelques prisonniers déjà avaient tenté de s'enfuir, mais sans succès; Gaston serait-il plus heureux? il était bien permis d'en douter.

Malgré cela, M. de Vaunaye ne se tint pas pour battu; la vie qu'il menait, d'ailleurs, n'étant qu'un enfer anticipé, mieux valait mourir d'une manière ou d'une autre, peu importe! Ses instants n'étaient que des tortures continuelles: la perte de son sac de voyage; l'incertitude où il se trouvait au sujet de sa fiancée et de ses parents; les désastres de la patrie, enfin, qui faisaient saigner cruellement son âme patriote et généreuse. Oh! quelles journées douloureuses, quelles nuits épouvantables! Rester plus longtemps dans cette Allemagne maudite?... Jamais! répétait-il, fuir, oui; dussé-je être tué. Si s'échappe au danger, j'irai mettre, une fois encore, mon épée au service de mon pays; là, du moins, je serai au milieu des miens."

Dès ce moment, Gaston dressa, intérieurement, tout un plan d'évasion.

Ainsi que nous l'avons dit, sa fréquence à réclamer aux officiers allemands son sac de voyage, pendant les premières semaines de son arrivée à Francfort, l'avaient fait classer, par ceux-ci, dans la catégorie des hallucinés, et par cela même, peu dangereux pour la garnison.

Gaston, s'apercevant de l'impression qu'il avait produite sur ses geôliers, se garda bien de la combattre; il résolut au contraire, en continuant de faire la même question à ses gardiens, de les confirmer davantage encore dans cette idée, qu'ils avaient devant eux un maniaque incurable autant qu'inoffensif. Son but ayant été atteint jusqu'à un certain point, il en résulta pour Gaston une surveillance moins active, et une plus grande liberté d'allures, dont il se promit bien de profiter.

Après trois semaines de séjour, il obtint la permission de sortir dans la ville, pour une heure, puis pour deux; il rentra toujours au fort à l'instant voulu.

Ses premières sorties furent employées à parcourir les rues, à examiner les magasins, et, grâce à sa connaissance de l'Allemand, à écouter les conversations qu'il pouvait saisir au passage; toutes roulaient sur la guerre, et, par elles, il apprenait que nos revers s'accroissaient de plus en plus, malgré tous nos efforts pour nous rendre le destin favorable. Ces renseignements ne faisaient qu'exciter plus vivement encore son désir de fuir et de regagner la France.

Un mois se passa de la sorte; ces trente jours n'avaient pas été perdus pour Gaston; il avait rencontré plusieurs fois, dans ses promenades, un vieux rentier bavarois qui avait habité longtemps la France, y avait fait sa fortune, et la conversation s'était engagée. Par extraordinaire, Wilfrid Buchmann n'avait aucune haine contre nous; il se rappelait de notre nation, son accueil sympathique vis-

à-vis des étrangers, sa générosité inépuisable pour toutes les infortunes, et il déplorait cette guerre néfaste entre les deux pays. Ce fut lui qui, le premier, adressa la parole en français à M. de Vaunaye. Gaston, agréablement surpris d'entendre parler sa langue maternelle par un Allemand, en plein pays ennemi, répondit à cette avance, et, dès cet instant, il se dit qu'il trouverait peut-être aide et assistance dans Wilfrid Buchmann, pour faciliter son évvasion.

Chaque fois que Gaston obtenait la permission de sortir, il rejoignait le vieux rentier, sur la promenade habituelle d'abord, au logis de ce dernier, ensuite. L'entretien, il n'est pas besoin de le dire, en arrivait toujours aux nouvelles de la guerre. Par les journaux allemands Gaston put suivre pas à pas les progrès de l'invasion; les glorieuses tentatives de nos jeunes armées en formation, pour repousser les hordes de Guillaume; leurs succès partiels, leurs défaites, hélas! lorsqu'elles étaient écrasées par le nombre, et, son cœur saignait en voyant augmenter le total de nos désastres, en songeant surtout à l'inactivité forcée de tant de troupes françaises, internées dans les casernes allemandes: troupes d'élite, qu'un traître avait livrées sans combat à l'ennemi de son pays.

A ce souvenir, Gaston pleurait comme un enfant.

—Voyons, lui disait Wilfrid Buchmann, un peu de courage, que diable!... Soyez homme, et envisagez les hasards de la guerre tels qu'ils sont.

—Cela vous est facile à dire, répondit M. de Vaunaye, parce que vos armées sont victorieuses; mais supposez le contraire, admettez un tiers de l'Allemagne envahi par nos soldats, et mettant tout à feu et à sang, comme vos troupes le font chez nous; que diriez-vous, que feriez-vous?

—Je n'en sais rien, répartit le veillard, je me battrais comme un désespéré; si le hasard des batailles voulait que je fusse fait prisonnier et emmené en France, je mettrais tout en œuvre pour fuir et revenir combattre aux côtés de mes compatriotes; je me ferais tuer sans doute, mais du moins, dans la mesure de mes forces, j'aurais vengé mon pays.

—Bravo! s'écria Gaston, en serrant vivement les mains de Wilfrid Buchmann; vous êtes un homme de cœur, et vos paroles m'indiquent ce que j'ai à faire.

—Que voulez-vous dire?...

—Je veux fuir, rentrer en France, et revenir combattre aux côtés de mes compatriotes; je me ferai tuer sans doute, mais du moins, dans la mesure de mes forces, j'aurai vengé mon pays!

—Bigre! mon jeune ami, quelle mémoire vous avez; c'est, ma foi, toute ma tirade; il n'y manque pas un mot; seulement, fuir, est bientôt dit, mais comment?

—Vous m'aidez.

—Moi, je vous aiderai à fuir!...

—Certainement.

—Moi, sujet allemand, je prêterais la main à l'évasion d'un prisonnier de guerre?

—Pourquoi pas?

—Vous voulez donc me faire fusiller?

—"Je veux combattre aux côtés..."

—Oui, je sais le reste.

—Voyons, Monsieur Buchmann, vous m'avez dit que vous n'aviez pas de haine contre mon pays?

—Je le répète.

—Il vous a procuré la fortune?

—Rien de plus vrai.

—Eh bien, acquittez-vous envers lui, en procurant la liberté à un de ses fils.

—Mais, malheureux que vous êtes, vous ne savez donc pas que votre tentative n'a aucune chance d'aboutir; si, bénévolement, je prêterais la main à votre évvasion, ce serait vous livrer à vingt canons de fusil, et vingt balles vous étendraient sanglant avant que vous eussiez fait dix lieues.

—Qu'importe?

—Comment, il m'importe à moi; je veux que vous viviez. La guerre ne durera pas toujours; la paix faite, vous regagnerez votre château, et, l'an prochain, j'irai vous y rendre vos visites, ce que je ne puis faire ici.

—Je vous en supplie, *Meister* Buchmann, ayez pitié de ma souffrance, j'endure des tortures morales que vous ne soupçonnez pas. J'ai là-bas une jeune et belle fiancée que je brûle de revoir et de protéger au besoin. J'ai des intérêts considérables à surveiller; des affaires à suivre en Amérique; d'ailleurs, je n'appartiens pas, comme soldat, à l'armée active; je n'ai aucun titre à être prisonnier de guerre. A tout prix, je veux partir.

—Vous serez tué avant d'avoir atteint la frontière.

—Qui sait; voyons, aidez-moi?

—C'est un mauvais service à vous rendre.

—C'est le plus grand qui puisse m'être rendu.

—Revenez demain, j'y vais réfléchir.

—Oh! merci.

—Attendez, il n'y a rien de fait encore.